

SPÉCIMENS DU FOLKLORE DE LA TRIBU DES BATCHOPI

PH. H. JUNOD

LA petite tribu des Batchopi (phon: Batfopi) occupe le territoire de l'Afrique orientale portugaise compris entre le 34^e et le 35^e degrés de longitude est (Greenwich) et le 24^e et 25^e degrés de latitude sud. Autrefois beaucoup plus nombreuse, établie sur un beaucoup plus vaste pays, cette tribu a été décimée par les guerres d'extermination que les potentats Bangoni, Mouzila et Goungounyana entreprirent contre elle. En outre, les Batchopi se sont peu à peu différenciés des Vatonga (sans 'h') d'Inhambane ou Vakoka, leurs frères par le sang et la langue. La proche parenté de ces deux groupes, on peut même dire leur commune origine, est facile à prouver: en effet, ils possèdent maintenant encore un grand nombre de noms de famille communs (Nyamufwe, Nyaphosi, Nkome, Nkumbe, etc.), et le vocabulaire des deux langages respectifs montre un fond commun considérable (je ne note ici qu'un fait particulier: le mot 'pierre' se trouve être le même, en tchopi *tsiwindi*, en gitonga *giwindi*, et ce mot est tout à fait différent de celui que l'on rencontre dans les autres langues bantoues). Il est probable qu'avant les invasions des Bathonga (Mashangaan) et des Bangoni, la race d'où sont sortis les Batchopi et les Batonga d'Inhambane s'étendait sur les bords de l'Océan Indien jusqu'au Save. En effet, un groupe rattaché à la tribu des Bandjao, habitant dans la région de Beira, celui des Matchongonono, semble avoir eu des relations directes avec la tribu dont nous nous occupons, et, à l'heure actuelle encore, les Bandjao authentiques établissent un lien de parenté entre ce groupe et nos Batchopi. Mais aujourd'hui les Batchopi ne forment plus qu'une toute petite tribu. Je viens de dire qu'ils s'étaient peu à peu différenciés des Vatonga ou Vakoka: il faut ajouter qu'une importante fraction de la tribu s'est mêlée si intimement aux clans des Bathonga qui envahirent le pays au cours des siècles passés, que l'on ne peut plus les considérer comme de vrais Batchopi: ce sont les Valenge. Ces Valenge parlent une langue très intéressante, une sorte de combinaison du tchopi primitif (pour autant que l'on peut le connaître) et du thonga. On peut en voir des exemples dans la grammaire du Bishop Smythe.¹ Il est probable, par conséquent, que malgré les fortes influences du thonga, le langage dont nous donnons ici quelques spécimens est celui qui est demeuré le plus près de celui que parlait l'ancienne race bantoue habitant le littoral de l'Océan Indien, car le gitonga d'Inhambane a en effet, lui aussi, perdu toute pureté et se trouve à l'heure actuelle complètement imprégné de mots portugais. Le langage des Batchopi ou *tsifisopi* est bien caractérisé. Les

¹ S.P.C.K., London, 1902.

spécimens qui vont suivre suffiront à faire comprendre que nous avons là un langage *sui generis*. Un observateur averti des dialectes du groupe sud-est des langues bantoues¹ reconnaîtra d'emblée une atmosphère connue: la syntaxe, les locatifs formés par des suffixes, le mode relatif formé également par des suffixes, etc. Mais un connaisseur des langues du groupe bantou central y verra aussi la trace d'éléments qu'il connaît bien, surtout en ce qui concerne le vocabulaire, et l'absence des sons latéraux caractéristiques du groupe sud-est. Une étude plus approfondie de la question pourrait peut-être prouver que, sur un fond plutôt rapproché des langages centraux quant au vocabulaire, le tchopi s'est constitué comme un langage nettement lié aux langages du groupe sud-est, par la syntaxe et la grammaire.

Le dialecte choisi comme type de la langue dans son ensemble est celui que l'auteur a pensé être le plus pur, celui des clans du centre de la tribu. Ma principale informatrice, Theasi Nyamufwe, appartenait au clan des Nyamufwe habitant entre les pays de Zavala et Tjisiku d'une part et les terres de Zandzabela et de Mavila d'autre part.² On sait qu'en matière de langue il faut, chez les primitifs aussi, recourir surtout aux femmes, plus sédentaires et conservatrices que les hommes. Les textes obtenus, ainsi que les traductions que j'ai préparées de diverses parties du Nouveau Testament, ont été ensuite soumis à des groupes d'individus d'autres clans, qui, si excentriques qu'ils fussent, ont toujours compris le sens des mots et des phrases.

L'orthographe admise est celle de l'Institut.³ Cependant l'auteur a délibérément laissé de côté les distinctions que cette orthographe fait entre les différentes valeurs d'une même voyelle. En outre, il faut ajouter que le *ç* cérébral ou réfléchi ne correspond pas exactement au son tchopi, qui serait plutôt un *d* alvéolaire implosif, le *d'* de l'Association Phonétique Internationale. Il a fallu aussi admettre la lettre *m* ou 'm' syllabique et la lettre *σ* ou sibilante, le *f* admis par Lepsius pour le thonga.

On reconnaîtra facilement dans les deux contes qui suivent la marque du folklore bantou, en particulier du folklore thonga: le premier conte rentre sans doute dans la catégorie des contes moraux; le second aussi, apparemment, puisque dans les deux cas il s'agit d'une désobéissance punie.

Travailleurs et intelligents, habiles de leurs mains, les Batchopi sont surtout connus dans tout le sud de l'Afrique comme les maîtres incontestés des *timbila* ou xylophones. Ils ont en effet créé de véritables orchestres qui étonnent les visiteurs des mines d'or de Johannesburg, où beaucoup de ressortissants de cette tribu travaillent; et pourtant il ne s'agit là-bas que de pauvres succédanés des beaux xylophones fabriqués dans la brousse. Il a fallu remplacer le bois dur par de pauvres planchettes de sapin dont la sonorité est maigre. Il a fallu mettre des boîtes de fer-blanc comme caisses

¹ Cf. classification de Bleek, *Comp. Gram.*, 1862, et Jacottet, *Langues du Haut Zambèze*, 1896.

² Cf. *Bantu Studies*, juillet 1927, pp. 57 à 71.

³ Cf. *Memorandum*, i, 1927.

de résonnance au lieu des calebasses de la brousse. Et malgré cela on s'émerveille du résultat obtenu. Combien plus étonnants sont leurs orchestres sous des ombrages de leur beau pays, avec des xylophones authentiques! Ces orchestres comprennent quatre différentes sortes de xylophones que l'on peut comparer, *mutatis mutandis*, à un instrument soprano, le *tsilandzana*, un alto, le *djole*, une basse, le *dibinda*, et une contrebasse, le *tsikhulu*. Un article sur ce sujet a paru dans les *Bantu Studies*.¹ Les Batchopi sont aussi d'experts sculpteurs sur bois, et dans tout le pays on trouve les coupes à bière, avec une anse, sculptées par eux avec art: ce sont les *magombe* (*Cl:qi-ma*). Ils savent également préparer l'aubier d'une espèce de ficus qu'ils battent sur un tronc aplani, et obtiennent ainsi une sorte de tissu résistant et chaud pour se vêtir: ce sont les *tsibvenyula* (*Cl:tsi-tsi*).

I. CONTE DE LA BELLE-FILLE ET DE LA PETITE MARMITE.

Kuti ku va ni msaho- Seni khokho wamna a qi qi ni wamsikati wa mphyu. Ene wamsikati a tsi pfa ta msaho n'ene. Aniko wukatini ka mhorana ku qi ni msaho; mwani kwakwe, ni kona, wu qi ho.

Seni khokho masale wakwe a tsi: 'Hi tsule! Hi tsi ya wona msaho' wua, tseno!' (A tsi komba wukatini ka mhorana.) Mhorana, ene, a tsi lamba ku ya, a tsi khene: 'Ihi! Kha ni wu lavi wa tingoma; n'na ya mwani kwathu, ni tsi ya wona mhambi wa timbila!' Se e bika mdiwo a tsi phamela' mu ka tsikhadyana. Seni khokho e rwala, a titsula.

Kunukunuku' a tsi hoka ndzilani, e lava ku rula tsikhadyana etso, e phambeta mitinde yakwe. Tsikhadyana tso lamba ku rulwa, mhorana a tsi tanda ku tsi thavisa' mu msungoni. A tsi ema konaho, a tsi embelela a tsi: 'Ehe Mamana! Mamana Tsikhadyana!

A sim' atsi ni gela masale wangu:

"Hi tsule ngeregeni ka tingoma!"

Il y eut une fête dansante... Or un homme avait pris une femme jeune. Cette femme entend parler de la danse elle aussi. Voici, il y avait une fête chez son mari, et chez ses parents une danse également.

Sa belle-mère lui dit: 'Partons! Allons voir cette danse, ici!' (Elle montrait le village de son fils.) La jeune femme refusa d'y aller, et dit: 'Non pas! Je ne veux pas de la fête des tambours! J'irai à la maison voir la fête des xylophones!' — Elle cuit un peu de nourriture, et la met dans une petite marmite. Puis elle la place sur sa tête et s'en va.

A l'instant même, arrivée sur le chemin, elle veut poser sa marmite, et se vêtir. La petite marmite refuse d'être ôtée, la jeune femme ne peut l'enlever de sa tête... Elle reste alors tranquille, et chante:

'Ehel ma mère! ma mère, petite marmite!

Elle me disait en chantant, ma belle-mère:

"Allons *ngeregeni* vers les tambours!"

¹ *Bantu Studies*, juillet, 1929.

Ni tsi: "Ni lava ka mihambi ya timbital!"

Ngerengere! (bis)

Phokongere! (bis).¹

Seni khokho o tsimbila a tsi hoka mtini kwawe. Vo lava ku m' amukela tsikhadzana tsakwe, va tsi tanda. E tivisa hatsi, a tsi wuka natsol E tivisa kawumbidi: Tsikhadzana kha tsi lavi ku rulwa. E gwita ngu ku tsumela, a tsi tsula wukatini kwakwe.

A tsi ya bwaka, e rula, tsikhadzana tso tumela ku thaviswa.

Masale wakwe a tsi ta n' ene. Kungako va di kala' hatsile¹ votsesele, a tsi m' wutisa a tsi khene: "U qi ya wu wona kani?" Mhorana a tsi m' angula, a tsi: "Tsikhadzana tsi lambile ku rulwal!"

Masale a tsi: "Ni ku gete, ni ti: "Hi tsule tingomani, u tsi lamba!" U nga oe u tsi enzeta u tsi lamba mapoi angu!"

Ku gwital!

II. CONTE DE LA BELLE-MÈRE ET DU PETIT BÉBÉ.

Wamna a tsi teka wamsikati, e khura mimba. Seni khokho mbimo a nga sika, wamna wa kona a tsi:

"Ni ya dibumbuni... U sala u tsi veleka. U nga m' yoli' mu msungoni ku gwita, n' na wuya, n' na m' mana, a sa yolwa."—E titsula.

Seni khokho wamsikati e sala a tsi veleka.

Masale wa kona a tsi: "M'nahe, ni tsi' m yola!" Mame wa mwanana a tsi: "Ihi! Tate wakwe a ti: "U nge m' yoli, u nga m' doda ditasurafu!"

¹ Remarquer la forme *kala' hatsile*, composée du verbe *ku kala*, 'rester', et de l'adverbe *ahatsi*, 'par terre'; le tchopi permet dans ce cas cette curieuse formation du passé où l'on ajoute le suffixe à l'adverbe: présent *Ni 'kala' hatsi* et non pas *ni kala 'hatsa*; parfait *Ni kala 'hatsile* et non pas *ni kalile 'hatsi*.

Je disais: "Je veux la fête des xylophones..."

Ngerengere! (bis)

Phokongere! (bis).¹

Elle repart, et arrive dans le village de ses parents. On veut lui enlever sa petite marmite, on ne peut... Elle se laisse tomber à terre, et se relève avec la marmite. Elle recommence: La marmite refuse d'être enlevée. Pour finir, elle s'en retourne chez son mari.

Elle arrive, pose à terre la petite marmite, qui se laisse enlever.

Sa belle-mère vient, et, lorsqu'elles furent assises, elle l'interroge:

'L'as tu vue, la danse?'

La jeune femme lui répond:

'La petite marmite n'a pas voulu être enlevée!'

La belle-mère reprend: 'Je tel'avais dit: "Allons vers les tambours", et tu as refusé. N'essaie plus de recommencer à désobéir à mes paroles!'

C'est la fin!

Seni khokho masale wakwe a tsi: 'Ihi! Kha n' na nga m' doqa. Kungako ni tsi m' doqa, u na teka mhono wangu wa masinda.' Seni khokho a m' yola, a tsi m' doqa ditafurafu, a tsi m' phutela mtindeni, a tsi m' veka qimbani.

Mam' wa kona, a tsi ya m' mana, a tsi huma, e qila, a tsi:

'Le le le... balung' wee!

Wa ni wona n' na dawa!

Ni dawiswa ngu masale...

A nga kuyula mwanana

A tsi m' khuyu... khuyu...

Mhono wangu wa masinda

Tsilangalanga mwamangu!'

Se wamsikati a tsi londisa wamna wakwe a tsi ya m' mana. Ene wamna a m' wutisa a tsi khene: 'N' dzi t'fani kani?'

Wamsikati a tsi: 'Ng' ene mam' waku a nga khene: Naha "mwanana". Ani, ni tsi lamba. Ni tsi khani: "U nga m' doqa!"—Seni khokho ene a tsi: "Ni tsi m' doqa mwanana' wua, u na teka mhono wangu wa masinda!" Seni khokho a tsi m' yola, e doqa ditafurafu, a tsi m' phutela ngu mtinde, a tsi m' veka' mu qimbani.'

Wamna wa kona a tsi: 'Ni ku gete. U nga m' yoli!'—Se a so m' daya konaho.

Ku gwita!

'Thuuu!... U tsi ni tela, ni na ku hi sa ngu mqilo!'¹

la fontanelle." Alors sa belle-mère lui dit: 'Non! Je ne le transpercerai pas! Si je le transperce, tu prendras la série de mes bracelets.' — Elle rase alors l'enfant et lui perce la fontanelle... Elle l'enveloppe d'un linge et le couche à droite de la porte, dans la hutte.

La mère vint le trouver, puis sort en pleurant et chante:

'Le... le... le... Toi (qui es chez) ceux du Nord

Tu me vois... je serai tuée!

Je suis mise à mort par ma belle-mère...

Qui a rasé mon petit enfant

En faisant: Khuyu! Khuyu!

Pour une série de bracelets!

Mon pauvre petit enfant!'

Alors elle suivit son mari et le trouva. — Il l'interrogea en lui disant: 'Comment va le petit enfant?'

Elle répondit:

'C'est ta mère qui m'a dit:

"Donne-moi le bébé." Moi, je refusais. Je lui disais: "Tu pourrais le transpercer." Alors elle me dit: "Si je transperce cet enfant, tu prendras toute ma série de bracelets!" Alors elle rasa l'enfant, elle lui perça la fontanelle, l'enveloppa d'un linge, et le mit à droite de la porte, dans la hutte.'

Son mari lui dit: 'Je t'avais dit de ne pas le raser.' — Il la tua incontinent.

C'est la fin!

'Thuuu... Si tu reviens, je te passerai au feu!'

¹ C'est par cette phrase que le conteur termine généralement sa narration. Peut-être, comme chez les Bathonga, exprime-t-elle à peu près ceci: 'Thuuu... va t'en. Ne reviens plus me troubler. Ne m'obsède plus! — Littéralement: Thuu! Si tu reviens, je te brûlerai avec du feu!' Cf. H. A. Junod, *The Life of a South African Tribe*, ii, p. 212.

III. QUELQUES PROVERBES ET ÉNIGMES.

(1) *Mirongo ya yimbwa yi tsikela m' mdani.*

(2) *U nga tsumeti titsandzi tingaqi ti tsi huma: ti nga pfa mnoha, ti tsumela.*

(3) *Nyapharari kh' a ndaki ka wumbidi.*

(4) *Idjiku u dzivadziva ta ne' m' tini kwanu.*

(5) *Lingove limwelo kha li fuli mnyoka.*

(6) *Ku nemelwa ngu mrumbu kh' u nemeli nt silo.*

(1) *Nkhaqi ya tsi gwemugwemu?*

— *U dya ngutu, nyaqiso' wee!*

(2) *Lingove lo ta ngu tseno, li na dzima tseno?*

— *Mhorana o ta ngu tseno, a na siha tseno!*

(3) *U kandile tsiwonga?*

— *U sindilwe ku womba!*

(4) *Tsikhaqyana tsa wusokoti tsa phyakatela?*

— *Mwanana wa wukulungu wa qiladila.*

(1) Les larmes du chien coulent en dedans. (On ne peut les voir.)

(2) N'éloigne pas les poissons en train de sortir: ils pourraient sentir le sang et s'en aller. (Ne brusque pas quelqu'un qui avoue, il s'endurcirait et tu n'obtiendrais plus rien.)

(3) Le *nyapharari* (un petit oiseau) ne saute pas une seconde fois. (Si je fais erreur une seconde fois je me perds.)

(4) Si tu savais les affaires de ton village! (Balaie devant ta porte!)

(5) Une seule fléchette ne tue pas un serpent.

(6) Ventre plein ne pèse pas!

(1) Une marmite déborde en bouillant?

— Tu manges beaucoup, fils de l'œil!

(2) Une fléchette vient d'ici, elle s'enfonce ici?

— Une jeune fille vient d'ici, elle pêchera ici.

(3) Tu as marché sur le chat?

— Tu n'as pas su parler.

(4) Une petite marmite de fourmis grouille?

— Un petit enfant pauvre pleure, pleure.

PH. H. JUNOD.